

La vie de la maison



Du cellier aux premiers réfrigérateurs

Jusqu'à l'apparition des premiers réfrigérateurs dans les cuisines de nos aïeux, les denrées périssables sont conservées dans une pièce spéciale appelée « cellier ».

Fermée pour assurer une meilleure conservation des aliments et pour protéger ces richesses des nuisibles et des voleurs, cette pièce incontournable de l'habitat est peu éclairée et généralement orientée vers le nord. Elle est souvent creusée dans le sol pour en augmenter la fraîcheur, et on y accède par une porte extérieure en descendant quelques marches. Dans les châteaux, mais aussi dans les abbayes et les casernes, les celliers peuvent avoir des dimensions beaucoup plus grandes et servent à conserver les aliments de toute la population.

Creusés sous les fondations de bâtiments existants ou construits indépendamment, ils sont protégés par des murs épais, souvent blanchis à la chaux, qui protègent les denrées de la chaleur en été, mais aussi du gel en hiver.

Ce n'est qu'à partir de la Renaissance, quand des nobles français rapportent d'Italie la mode de boire « à la neige » et « à la glace », que l'on commence à vouloir conserver le plus longtemps possible la glace prélevée en hiver dans les montagnes ou sur les étangs.

Ainsi, on crée les premières « glacières », des ensembles architecturaux extérieurs aux maisons qui consistent d'abord en un trou creusé à même la terre, fermé par un couvercle isolant dans lequel on accumule des couches successives de glace, de paille et de sciure de bois, et qui permet de conserver la glace jusqu'en été.

Les glacières de Provence sont connues dès le dix-septième siècle, et ce procédé s'étend rapidement à l'ensemble du pays, particulièrement dans les parcs des châteaux, où elles fleurissent au cours du siècle suivant.

De forme ovoïdale et faits en briques, ces frigos des anciens temps sont surmontés d'un toit de chaume et de terre, qui en assure l'isolation, et dotés d'une porte par laquelle on les remplit de blocs de glace recouverts de paille. Au fond, on trouve un puisard, qui permet d'écouler la glace fondue.

Louis XV en fait ainsi construire une dizaine dans ses divers châteaux, que ce soit à Versailles, à Satory ou ailleurs, et la glace conservée s'écoule à hauteur de 500 kilos par jour lors de la saison chaude !

Dans les campagnes, les seigneurs ont aussi leurs glacières et en font profiter les populations en cas de nécessité, notamment médicale. Mais ce système est tributaire des températures hivernales : certains hivers ne sont pas assez froids, comme en 1737 où il faut attendre le mois de février pour remplir les glacières. D'autres, en revanche,

comme l'année suivante où les glaces sont accumulées dès le mois de novembre, sont plus généreux.

Néanmoins, le besoin de créer de la glace artificielle se développe dès le dix-huitième siècle. En 1756, William Cullen de l'Université d'Édimbourg invente un processus artificiel de refroidissement utilisant la « cloche à vide » et l'éther. Mais ce concept ne permet de créer que très peu de glace et ne sera pas développé.

Un siècle plus tard, Ferdinand Carré met au point un système de réfrigération utilisant de l'eau et de l'ammoniac, mais, au même moment, de l'autre côté de la planète, en Australie, James Harrison développe l'utilisation de l'éther qui, sous forme gazeuse, permet de refroidir les éléments. Harrison fait ainsi passer l'éther dans des tuyaux qu'il plonge dans l'eau et parvient à fabriquer de la glace. Mais le prix très faible de la glace importée par bateau d'Amérique limite ses débouchés.



En 1858, Charles Tellier, qu'on baptisera le « père du froid », invente la première machine frigorifique à circulation de gaz ammoniac liquéfié, et sept ans plus tard la machine à compression mécanique à gaz liquéfié.

Ces inventions permettent le développement de la réfrigération industrielle, avec la construction de grands entrepôts, et du transport réfrigéré, avec l'utilisation des premiers navires frigorifiques. Le premier bateau utilisant ce procédé à partir de 1876 prend d'ailleurs le nom de *Frigorifique* ; son premier chargement contient de la viande de bœuf argentin.

Entre cette période et la fabrication des premiers réfrigérateurs domestiques, nos ancêtres utilisent des meubles-

glacières, petites commodes en bois comprenant une partie haute, qui contient un morceau de glace renouvelé deux fois par semaine, et une partie basse où sont conservés les aliments.

Si le premier réfrigérateur fabriqué à la chaîne apparaît aux États-Unis avant la Grande Guerre, il faut attendre le développement du réfrigérateur à absorption de gaz, inventé en Suède en 1922, qui est commercialisé par Electrolux sous le nom de Frigidaire, pour que ces boîtes à fabriquer du froid, ressemblant plus à des meubles anciens qu'aux produits électroménagers que nous connaissons de nos jours, fassent leur entrée dans les foyers français.

Du moins, les plus riches, puisque ces frigos coûtent alors 60 % plus cher qu'une voiture !

Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale et la production massive de frigos fonctionnant au fréon que les cuisines de nos ancêtres voient peu à peu arriver cet élément désormais indispensable de nos demeures.

L'apparition des premières salles de bains

Peu de gens le savent, mais la démocratisation des salles de bains en France est un phénomène très récent : ce n'est qu'au début des années 2000 qu'on a pu recenser d'installations propres aux ablutions et disposant de l'eau courante dans l'ensemble des foyers français.

Dans les années 1970, la proportion de maisons équipées n'était que de 50 %. Et au début du vingtième siècle,

seuls 2 % des logements parisiens pouvaient se targuer d'avoir une salle de bains.

C'est pourtant à cette époque que le problème se pose avec le plus d'acuité : l'augmentation rapide de la population urbaine a rendu le problème de l'hygiène collective prégnant¹, menaçant la ville de constituer incessamment un foyer d'épidémies incontrôlables. Les habitations disposent certes de salles d'eau, mais elles sont de petits espaces laissés nus pour pouvoir faire une toilette rudimentaire, à l'aide d'une bassine, sans même se déshabiller complètement.

Il faut dire que les épidémies de peste du dix-septième siècle ont laissé en héritage l'idée fausse que l'eau représente un danger pour le corps. Une idée largement relayée par les autorités qui conseillent plutôt l'usage du parfum pour évacuer les miasmes.

C'est de cette époque que va naître l'image persistante de l'hygiène douteuse des Français. Il faut attendre le dix-neuvième siècle pour que des progrès réels soient effectués dans le domaine (la fabrication industrielle du savon ne voit le jour que sous le Premier Empire), mais c'est au début du vingtième qu'on s'attaque au problème limitant en amont l'implantation des salles de bains souhaitée par les pouvoirs publics : la distribution de l'eau courante.



Une loi du 3 février 1902 la rend obligatoire dans toutes les communes. Parallèlement, la baignoire (*tub*) popularisée par les Anglo-Saxons (Anglais et Américains),

1. Voir « La naissance de l'hygiène ».

commence à connaître une certaine popularité en France, enracinant dans les pratiques de la bourgeoisie, puis du reste de la population, l'existence matérialisée d'un espace spécifique dédié aux ablutions.

Il ne faut pas croire cependant que les Français ne se lavaient pas avant l'institution des salles de bains dans tous les foyers. Les bains publics étaient nombreux, même si leur fréquentation tenait de l'événement exceptionnel.

Héritage des cultures antiques, notamment des thermes romains, ils étaient visités plutôt en été qu'en hiver (l'odeur devait être plus inconfortable pendant les périodes de forte chaleur), et les habitants des villes s'y rendaient souvent à la veille d'événements importants (mariages, fêtes).



Au dix-neuvième siècle, la balnéothérapie connaît un regain d'intérêt. L'eau est enfin vue comme un moyen naturel de garantir la santé de la population. Les classes riches se rendent dans des stations thermales pour soigner toutes formes d'affection, et la vertu magique des ablutions commence à s'exprimer dans

la société. De nombreuses voix s'élèvent dans la sphère publique pour les recommander à la population.

La baignoire pénètre d'abord les foyers les plus riches, souvent à des fins thérapeutiques. Au départ, elle n'est rien d'autre qu'une grande bassine, sans tuyauterie spécifique ni système d'écoulement approprié.

Sous l'influence des Américains, qui rationalisent le procédé, elle s'intègre petit à petit dans une pièce où l'on adjoint également les W-C, ce qui révolutionne les usages. Auparavant laissé au hasard de la nécessité, n'importe où,

en pleine rue ou en public, le fait de se soulager devient une activité régulée ; les bains et ablutions, jadis partagés en public, deviennent des activités proprement intimes, et, avec l'introduction des salles de bains, le rapport au corps change du tout au tout, devenant une affaire strictement personnelle.

Nos ancêtres aux toilettes

À l'air libre ou dans une salle réservée, à l'abri des regards ou à la vue de tous, les « toilettes » de nos ancêtres n'ont cessé d'évoluer de l'Antiquité à nos jours.

Si les Romains des villes mettent déjà au point des sièges troués pour les riches et des latrines publiques pour les pauvres, ainsi qu'un système d'évacuation des déjections, nos ancêtres du Moyen-Âge développent quant à eux des procédés rudimentaires.

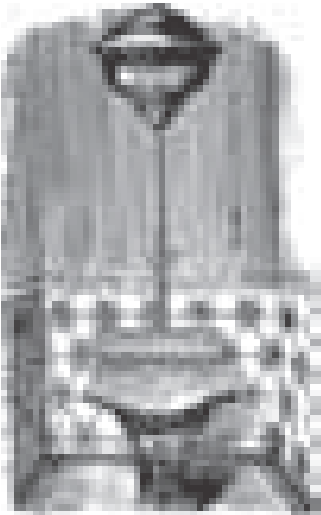
Dans les campagnes, les toilettes consistent pendant des siècles en de simples bancs troués, donnant sur une fosse dont on récupère le contenu pour le mêler à la terre des champs.

Dans les châteaux, mais également les abbayes et les monastères, on construit des pièces réservées, collectives ou individuelles, avec des sièges percés en pierre, dont les conduits donnent sur les douves ou directement dans les murs, qui sont curés lorsqu'ils sont pleins.

Dans les villes, où la densité de population pose très rapidement problème, on installe des latrines directement au-dessus des cours d'eau, qui se chargent alors d'évacuer les excréments, ou l'on défèque directement dans la rue.

À l'intérieur, on se sert de seaux ou de pots de chambre, que l'on vide ensuite sur la chaussée, et les propriétaires les plus riches installent parfois, dans la cour de leur demeure ou dans leur cave, des sièges appelés « tabourets d'aisance » et reliés à une fosse du même nom.

Les premières toilettes à chasse d'eau sont créées en Angleterre à la fin du seizième siècle par John Harrington, filleul de la reine Élisabeth I^{re}, qui est l'une des premières personnes à en profiter.



S'il est révolutionnaire pour l'époque, ce « cabinet de chaise », relié à des réservoirs d'eau qui évacuent les déchets vers une fosse étanche, ne remporte pourtant pas le succès escompté. Et il faut attendre la fin du dix-huitième siècle pour que l'horloger Alexandre Cummings dépose le brevet d'un nouveau système d'évacuation (avec l'ajout d'un tuyau en forme de U qui sert de siphon et empêche la remontée des mauvaises odeurs) et qu'ainsi les toilettes à chasse d'eau soient utili-

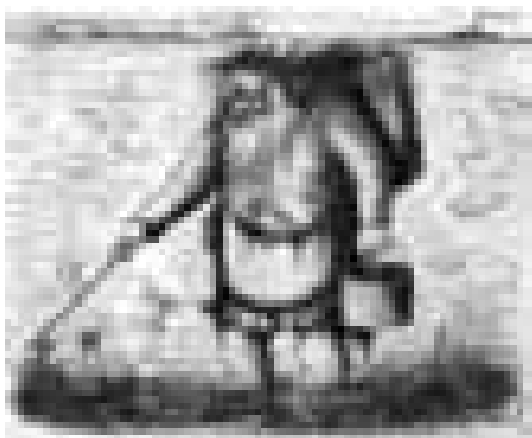
sées par un plus grand nombre de personnes.

Avec des toilettes équipées d'une cuvette, qui ressemblent à peu près à ce que l'on connaît aujourd'hui, les classes populaires doivent quant à elles attendre le milieu du dix-neuvième siècle pour pouvoir profiter de cette innovation.

Néanmoins, avec l'exode rural et l'accroissement très important de la population citadine, les problèmes d'hygiène se multiplient en parallèle. Avec l'utilisation de plus en plus importante du guano comme engrais, les fosses d'aisance, qu'on récurait pour vendre leur contenu aux paysans, sont de moins en moins assainies : elles

débordent, les excréments se déversent dans les canaux des chaussées et sont amenés dans les cours d'eau qui, lorsqu'ils s'assèchent, laissent se répandre une véritable odeur nauséabonde aux alentours.

Paris connaît ce phénomène en août et septembre 1880 lorsque le lit de la Seine s'assèche, épisode appelé la « Grande Puanteur », comme l'ont désigné 22 ans plus tôt les Londoniens, victimes eux aussi du même événement.



Le développement du tout-à-l'égout à la fin du dix-neuvième siècle viendra peu à peu régler le problème, tandis que la toute nouvelle « céramique sanitaire » instrument essentiel et facilement nettoyable, se retrouvera dans quasiment tous les foyers français dans les années 1950.

En ce qui concerne les moyens utilisés pour se nettoyer, nos ancêtres se servent de nombreux ustensiles. Cailloux et bouts de bois sont pendant longtemps les modes privilégiés pour le premier passage, tandis que foin, feuilles, terre ou vêtements servent à terminer le travail.

Peu à peu, on se sert de vieux morceaux de linge, toile de lin chez les pauvres, velours chez les riches, avant que le papier à lettres ne soit de plus en plus utilisé dans les classes supérieures au dix-huitième siècle, alors que le

papier journal devient pendant des décennies l'accessoire privilégié des classes populaires.

Ce n'est qu'avec la Seconde Guerre mondiale que le papier toilette, inventé aux États-Unis en 1857 par Joseph Gayetty, devient de plus en plus utilisé en France.

Avant de laver son linge sale en famille

Après l'époque romaine, où les riches propriétaires faisaient laver leur linge par des foulonniers, qui utilisaient savon, urine et terre à foulon pour redonner leur éclat aux teintures, nos ancêtres du Moyen-Âge délaissent quelque peu cette composante essentielle de l'hygiène.

Le manque de savon, produit dans des proportions très réduites dans le sud du pays, notamment à Marseille, où les pressoirs d'olives mélangent le reliquat avec des cendres de plantes dès le neuvième siècle, mais aussi la peur superstitieuse de l'eau, que l'on considère comme agent propagateur de maladies, font que l'on réduit le nombre de lessives au strict minimum.

Les plus pauvres ne lavent tout simplement pas leurs vêtements, qu'ils portent jusqu'à ce qu'ils tombent en guenille.

Les plus aisés, eux, se contentent de deux lessives par an, généralement avant de grands événements, comme un mariage, un baptême, ou l'une des nombreuses fêtes religieuses qui rythment la vie quotidienne. Ces grands nettoyages, que l'on appelle les buées, prennent alors un sens symbolique et sont réalisés sur trois jours.

Le premier jour, le linge est trempé dans un baquet en bois, plus ou moins grand selon la richesse du propriétaire, avec de l'eau mélangée à de la terre à foulon ou à de l'argile blanche.

Après ce premier dégrassage, il est recouvert le lendemain de cendres et ébouillanté afin d'être lessivé. Puis, 24 heures plus tard, il est apporté en dehors de la maison, au bord d'un cours d'eau, où il est rincé et essoré.

À la fin du Moyen-Âge, la fabrication de savon devient de plus en plus importante, notamment à partir du quinzième siècle dans la ville de Toulon, qui voit naître en 1430 sa première grande manufacture.

Deux siècles plus tard, la ville compte une vingtaine de fabriques, mais la décision de Colbert en 1669 d'accorder la franchise au port de Marseille permet à la ville phocéenne de devenir le premier producteur national. Cette production prend une ampleur industrielle à partir de la moitié du dix-huitième siècle.

Mais le savon reste cher, et il est surtout exporté vers les grands centres d'activités européens.

